DES GRANDS TOURS PAR-DELÀ LA LIGNE DE KÁRMÁN

André Ourednik Géographe (PhD), Chôros, EPFL

Les Grands Tours des jeunes aisés britanniques sur le continent étaient destinés à parfaire leur éducation universitaire en élargissant leur spectre en matière, notamment, de ruines antiques et de femmes autochtones. Les premières, concevait-on, élevaient leurs esprits. Nous sommes au XVIº siècle. Ce qu'on appellera «tourisme» par la suite est en train de naître entre Londres et Naples. Deux cents ans plus tard, une foule grandissante d'Européens de plus en plus âgés et de moins en moins universitaires surgit des entrailles des machines à vapeur pour se déverser sur les flancs des vallées alpines. On guitte la Grande-Bretagne en octobre, on passe Noël à Rome et l'Ascension à Venise, Les plus riches cherchent à précéder la masse dont ils émanent: ils fuient aux marges grecques et portugaises des circuits traditionnels ou se réfugient dans les stations exclusives. Mais la technologie continue à ouvrir l'espace au grand nombre. Un service régulier de bateaux à vapeur est établi à destination du Maghreb et du Machrek, tandis que les clients américains arrivent par le même moyen sur le vieux continent.

En 1963, l'Union internationale des organisations officielles de voyage définit le touriste comme un «visiteur temporaire demeurant au moins vingt-guatre heures dans le pays visité et dont le but du voyage peut être classifié comme loisir ou affaires». On notera gu'Ulvsse. Pétrarque, le chien Laïka, Gagarine et la Cacahuète spatiale d'Alexandre Joly entrent aussi bien dans cette définition que les deux touristes en fibre de verre de Duane Hanson, Les contextes et les intentions changent mais un double processus demeure constant: en traversant l'espace, les corps changent le sens de l'espace, y font émerger de nouveaux toponymes, objets de désir et de conflit, de nouvelles exclusivités et de nouveaux lieux communs: dans le mouvement, les sens des corps euxmêmes changent - les individus qui les habitent développent d'autres rapports à eux-mêmes et à leurs semblables. Il v a 15 000 ans, par le même mouvement, le lieu de rassemblement cultuel Göbekli Tepe émerge des collines de l'Anatolie et devient une ébauche de ville.

Dans tous ces mouvements, la spécificité du tourisme « spatial » tient en une définition physique: pour en être, il faut franchir la ligne de Kármán à 100 km du sol. En-dessous, l'air est assez dense pour que les avions puissent voler. Au-dessus, seules les navettes spatiales le peuvent.

La première chose humaine lancée pardelà en 1957 fut une boule d'un demimètre de diamètre. Elle avait quatre antennes, émettait des «bing», s'appelait Spoutnik et finit par brûler dans l'atmosphère au bout d'un an. Son bref

parcours suffit à perturber la notion de territoire. Selon le droit romain, en effet, un territoire s'étend indéfiniment à tout ce qui se trouve au-dessus, ce que l'on reconfirme à la conférence de Paix de Paris en 1919 en instaurant le principe d'espace aérien. Spoutnik le viole à grande échelle. Il survole tout, y compris les USA, à hauteur de 900 km. sans que personne ne porte plainte. Personne, en fait, ne tient à se ridiculiser en faisant figure mesquine face à l'exploit soviétique. Les Nations Unies conviennent d'établir un nouveau cadre légal, selon leguel l'espace au-delà de la ligne de Kármán est considéré comme une zone internationale, à l'instar de la haute mer ou de l'Antarctique.

Au temps de la confrontation d'idéologies sociétales, Nikita Khrouchtchev surenchérit et ordonne un nouveau lancement dans les quatre semaines. Cela doit se faire le jour du 40e anniversaire de la Révolution, et avec une créature vivante, cette fois. Les physiciens sont rappelés de vacances, ils fabriquent un second satellite en vitesse, attrapent un chien errant dans les rues de Moscou, l'enferment dedans et projettent le tout en orbite le 3 novembre 1957. Laïka «petit aboyeur» meurt de stress et de surchauffe sept heures après le lancement. Elle vivra éternellement sur les timbres-poste. Trente ans plus tard. le responsable du programme spatial soviétique lui rend hommage et avoue ses regrets.

En 1959, Luna 2 devient la première chose lancée entre deux corps célestes. Elle contient une boule, une de plus, pleine de fanions soviétiques

qu'elle disperse sur la face de la Lune au moment de l'impact. Vu de près, l'objet consiste en un assemblage d'hexagones métalliques et évoque un gros ballon de foot. Khrouchtchev en offre une copie à Eisenhower, qui se hâte d'en lancer d'autres dans la même direction.

Le 12 avril 1961, ce sera un homme. Gagarine décolle de Baïkonour à bord du véhicule *Vostok*, fait un tour de la Terre en une heure trois-quarts, atterrit à Engels et laisse une cicatrice narcissique dans le ciel américain, son regard empreint d'une infinie sollicitude, son visage cerné dans le casque du scaphandre comme dans la dorure d'une icône.

A la fin des années soixante, on commence à parler d'hôtels orbitaux. Le baron Hilton considère sérieusement l'idée. Le projet apparaît même dans la Space Odyssey de Kubrick, avec un logo de la chaîne hôtelière collé sur une paroi intérieure de la station. Mais la science russe – et l'économie planifiée qui la soutient – remporte à nouveau la course en mettant en place la première station orbitale, Salyut, «on vous salue».

Neil Armstrong répond enfin dans un cliché de carte postale sur arrière-fond de la Mer de la Tranquillité. Ses co-équipiers ne le décriront certainement pas comme un touriste, plutôt comme un technocrate méticuleux qui ne dévia jamais du scénario prescrit, exception faite d'un déterminant manquant dans sa phrase la plus célèbre: «a mall step for [a] man, a giant leap for mankind». A l'oreille, le singulier «a man» devient «men». Armstrong, l'homme pluriel, s'éjecte malgré lui d'une poésie trop simple et quitte par la même occasion l'idéologie individualiste de l'Amérique. Edwin «Buzz» Aldrin, le deuxième homme à marcher sur la Lune, quitte la NASA et l'Armée de l'Air en 1972 avant une difficile reconversion à la vie civile marquée par l'alcoolisme et la dépression. Contrairement à Armstrong, il finit par écrire des livres sur la Lune.

En 1981, l'ébauche d'un transport régulier entre la Terre et son orbite voit le jour. Les Américains lancent le programme Space Shuttle, dont le concept consiste en première ligne à récupérer la navette spatiale à l'atterrissage. La première astronaute non-professionnelle s'envole sur l'une d'elles. Choisie par l'administration Reagan par le biais d'un concours. Christa McAuliffe est une jeune institutrice du Midwest aux origines irlandaise, libanaise, allemande, anglaise et amérindienne; elle est la synthèse parfaite des États-Unis, si urgente pour le gouvernement que l'on fait décoller la navette alors qu'il fait encore trop froid. La panne technique qui s'ensuit entraîne la désintégration de Challenger et de son équipage au bout de treize secondes de vol.

Il faut attendre 2011 pour voir arriver les aventures commerciales. Dennis Tito devient le premier «touriste de l'espace» désigné comme tel par les médias, au prix de 20 millions de dollars versés à la compagnie américaine Space Adventures. Celle-ci sert d'intermédiaire aux exploitants russes de la navette Soyuz. Comme Gagarine, on décolle de Baïkanour. On passe

quelques jours dans la station internationale MIR. Et on redescend sur Terre. Un nombre croissant d'hommes d'affaires suivent aujourd'hui l'entraînement requis dans la Cité des Étoiles, près de Moscou, encadrés par des astronautes professionnels que les fonds étatiques ne permettent plus de faire décoller. Anousheh Ansari fut la première femme à participer. Dans le documentaire Space Tourists (2009), la caméra de Christian Frei l'accompagne à bord de MIR. En bas, près du cosmodrome, les ferrailleurs kazakhs écument les steppes à la recherche des pièces détachées lors des phases du décollage. Ils préparent une soupe d'agneau dans un bout de fusée. Des morceaux plus grands sont employés pour fabriquer des abris pour la nuit. Ils montrent ici et là un jardin, ou un toit, ravagés par les chutes. Une haute école suisse développe Clean Space One, robot-satellite ménager pour les résidus d'aventures orbitales. La millionnaire Ansari tortille son corps en apesanteur et avale des bouts de gelée rose qui flottent autour d'elle. Lorsque Lady Grisell Baillie et sa famille séjournèrent à Paris en 1730, ils louèrent la totalité du premier étage de l'Hôtel d'Ambour au Faubourg Saint-Germain. avec six chambres garnies et un hall pour les serviteurs.

Mais ici comme ailleurs, le tourisme se démocratise. Virgin Galactic, compagnie spécialisée dans l'aéronautique de loisir, jouit des bonnes grâces d'investisseurs ayant fait fortune dans les noosphères de l'e-commerce: le fondateur de PayPal, le fondateur d'Amazon. Son but est d'offrir des voyages orbi-

taux de cinq minutes pour 200 000 dollars. Un millier de clients potentiels s'est déjà annoncé. On en souhaite un million par an d'ici 2050, et cinq mille par jour d'ici 2075. Le cosmodrome, en tout cas, est déjà prêt au Nouveau Mexique.

Dans Le Soleil et l'Acier, Yukio Mishima fait l'éloge de l'expérience du vol supersonique - de l'instant où la conscience vacille, se dissout et où la ligne de Kármán mue en un serpent cosmique lové autour du globe. Dans les motifs du tourisme spatial, il y a sans doute de ca aussi: le désir de rencontrer le Grand Autre, patient car hors-temps, hors-verbe, au fond de l'espace et au creux de l'ego. Depuis 2012, le rover Curiosity cherche une autre forme de vie à la surface de Mars. Mer de la Fertilité, dernière œuvre de Mishima, désigne le biotope lunaire imaginé par les astronomes du XVIIe siècle: mais aussi l'immense désert à la surface de la Lune qu'il s'est avéré être.

Il est hasardeux d'attendre du seul espace extérieur la rencontre de l'altérité. La Cacahuète spatiale d'Alexandre Joly illustre aussi une autre manière d'v accéder. Elle consiste à faire surgir l'étranger du quotidien, en prenant de l'envol par rapport à la pesante évidence des choses. Par un procédé tenant du sérieux de l'enfant, l'arachide déracinée se transfigure en fusée, un canard entre par la cheminée du salon et traverse l'appartement (Le coup du lapin, 2006), la peau d'une chèvre reprend vie et s'envole tel un polatouche devant un public de bêtes mortes (Layang Layang, 2006). L'art du plasticien revêt un rôle complémentaire à l'art de l'ingénieur-astronome: l'un fait surgir ici et maintenant ce que l'autre va chercher au bout de l'univers.

Au moment où j'écris ce texte, l'objet le plus lointain jamais créé de main humaine est en train de traverser le manteau extérieur de l'héliosphère. A cent unités astronomiques de la Terre, le vent solaire confronte le vent interstellaire et les turbulences résultantes agitent les capteurs de Voyager 1. La sonde transmet tout ce qu'elle percoit. Les scientifiques retiennent leur souffle. On murmure que des particules exotiques peuplent l'espace par-delà l'héliogaine, prêtes à livrer les secrets de la matière noire. La sonde est en route depuis 1977. Elle a déjà envoyé une série de cartes postales: Jupiter et ses lunes en mars 1979; Saturne en novembre 1980; Uranus en janvier 1986. Le 14 février 1990, elle se retourne et prend une photo du système solaire. Sur l'un des clichés, tellement agrandi que les ravons du soleil apparaissent comme d'épais traits blancs, on aperçoit un point, un petit grain. Sur ce Pale Blue Dot, comme écrira Carl Sagan en 1994, «se trouvent tous ceux que vous aimez, tous ceux que vous connaissez, tous ceux dont vous avez entendu parler, tous les êtres humains qui aient jamais vécu. Toute la somme de nos joies et de nos souffrances, des milliers de religions aux convictions assurées, d'idéologies et de doctrines économiques, tous les chasseurs et cueilleurs, tous les héros et tous les lâches, tous les créateurs et destructeurs de civilisations, tous les rois et tous les paysans, tous les jeunes couples d'amoureux, tous les pères et



mères, tous les enfants pleins d'espoir, les inventeurs et les explorateurs. tous les professeurs de morale, tous les politiciens corrompus, toutes les superstars, tous les guides suprêmes, tous les saints et pécheurs de l'histoire de notre espèce ont vécu ici, sur ce grain de poussière suspendu dans un rayon de soleil.» Loin d'une posture nihiliste, Sagan souligne qu'une telle image engage «notre responsabilité de préserver et chérir le point bleu pâle, la seule maison que nous ayons jamais connue». En 1968, déjà, une photo de la Terre vue de la sonde Apollo 8 participa à la prise de conscience de la fragilité de la planète et de la communauté de destin de ses habitants: idées que l'on retrouvera, reflétées dans «l'Hypothèse Gaïa» ou dans le concept de «Spaceship Earth». En 1990, Jim Jarmusch met en scène le «touriste permanent»: un humain errant à travers les rues de New York. Vus de l'espace, nous sommes tous en dérive dans l'Univers à bord d'une sphère de six cent trillions de tonnes.

Le voyage comporte enfin une part de crainte: de la catastrophe écologique, de la figure du trou noir, du vide, de la contraction des univers, du grand froid. Dans la dernière scène de Solaris (Tarkovski, 1972), l'astronaute Kelvin tombe à genoux sur les oscaliers de la datcha de son enfance ot enlace les pieds de son père. Mais le port d'Ithaque de l'Ulysse moderne n'est plus qu'une île de conscience. La caméra s'éloigne. Nous nous rendons compte que la scène se déroule toujours et encore là-bas, à des années-lumière de la Terre. Au bout de certains

voyages, la mémoire et le fantasme demeurent les seuls lieux possibles du pardon des proches que nous avons laissés derrière. Mais tant qu'ils demeurent, le tour spatial offre une occasion magnifique de prendre juste assez de distance avec soi-même pour mieux les retrouver.